

On croyait que les Bas-Bleus avaient renoncé à tous leurs projets scientifiques. C'est une erreur. On a trop présumé. Elles viennent de s'affirmer à Paris dans un grand diner sans fausse modestie, d'après elles.

Dans leur savantissime assemblée, l'une d'elle dit avec enthousiasme :

« Le temps n'est pas encore venu en France où l'on permet à la femme d'avoir du talent et de penser à autre chose qu'aux chiffons et aux fanfreluches : longtemps encore on nous jettera au visage la vieille rengaine qui consiste à faire bouillir le pot au feu et à débarbouiller les marmots : aussi je ne veux nullement essayer de nous faire pardonner nos bas d'azur ; nous les arborons cette fois, crânement et nous avons lancé l'idée de nous réunir une fois chaque mois, ne demandant aux initiées qu'un peu de talent, le plus d'esprit possible, et la dose de beauté que possède toute femme intelligente doublée d'une Parisienne. »

Elles sont fières du titre de Bas-Bleus qu'on leur décerne maintenant. Elles y ont gagné, puisqu'autrefois, on les appelait *les précieuses ridicules*. Leur satisfaction n'est qu'une illusion ; car le nom qu'elles portent maintenant nous rappelle toujours un peu celui qu'elles portaient jadis.

Je donnerai un autre spécimen de discours de ces Bas-Bleus. Une autre s'écrie :

« Done il est bien convenu qu'aujourd'hui nous adoptons et nous nous parons de ce joli nom de Bas-Bleus, nous le gravons sur nos bannières, nous le mettons sur nos cartes de visite avec l'orgueil d'un soldat fier du ruban rouge, et en attendant qu'il vienne un autre Molière pour rire et pour faire rire à nos dépens, nous restons les délicates et les lettrées, qui avec un grain d'esprit—ce grand faiseurs de jolies choses—servons un régal digne des dieux quand nous voulons bien y ajouter un grain d'amour. »

Si elles veulent bien y ajouter un grain d'amour ! On voit que le bas est transparent. Il laisse apercevoir la femme à travers. Je parie qu'il y a même des coeurs brisés parmi ces Bas-Bleus. Mais le coeur d'une femme est comme les fines dentelles, les raccommodages ne se voient pas.

Mais elles visent surtout à avoir de l'esprit. Je crois qu'elles possèdent l'esprit du temps, et quelquefois même le temps d'avoir de l'esprit.

*
* *

En Suisse, la gloire des jeunes filles est de se rendre habile au tir. Si elles entrent en ménage, leur mari ont besoin de filer doux. Elles seront d'autant plus dangereuses qu'elles seront plus adroites. Elles sont d'avis que c'est un progrès : Part de savoir tuer.

Je suis de ceux qui croient que les hommes ne doivent pas avoir le monopole de tout, et que les femmes sont absolument aussi intelligentes et aussi adroites que les représentants du sexe fort.

Aujourd'hui elles veulent tirer le pistolet et elles mettent dans le mille aussi bien et mieux que leurs maris.

En tout cas, ce genre de sport en vaut bien un autre, et M. Prudhomme vous dira qu'il aime mieux voir sa fille passer sa journée à tracer des cartons qu'à se maquiller.

D'autant plus que l'un n'empêche pas l'autre.

Que les jeunes femmes continuent donc à cultiver le noble art des armes, qu'elles deviennent fortes à l'épée, au sabre, au revolver, à la carabine, elles y gagneront en force, en grâce, en adresse et en sécurité.

Et ce ne sera pas un des moindres attraits d'une jeune fille quand un père pourra dire à son futur gendre :

—Et j'ajoute, monsieur, que ma fille tire admirablement le pistolet.

FERNAND.

LA MORT POUR L'AMOUR.

Partout on lui prêtait une puissance fatale, et lorsque pour la première fois il la vit, il fut frappé par ce regard glauque, aux lumières troublées, qui pâlement rayonnait sous un épais bandeau de cheveux blonds, cachant le front tout entier.

Ce soir-là, elle venait seule et lente, longeant le bord extrême d'une falaise escarpée, sans souci des vertiges, bercée par l'attirante chanson du flot qui montait.

Son histoire était celle de Sara, fille de Raguël, et, comme cette sœur lointaine de sa destinée, ceux qui l'aimaient étaient mystérieusement frappés. Les preuves étaient formelles ; les noms cités faisaient foi.

Un jeune artiste s'était épris d'elle, en premier lieu.

Au temps qu'il faisait sa cour, il se noya dans une excursion aux lacs en allant lui cueillir une fleur, au bord d'un roc inabordable.

Plus tard, ayant été admis à dire ses vœux, un autre homme fut tué par son cheval, en volant à bride abattue vers la ville voisine, pour chercher un bijou qu'elle avait remarqué.

Un troisième enfin, brave, en dépit des exemples, et amoureux jusqu'au délire, était mort d'ivresse tendre, à ses pieds, pendant une valse qu'elle avait daigné danser avec lui.

Les ombres de ses victimes troublaient-elles jamais ses rêves ?

On ne le savait pas, car, merveilleusement belle toujours, elle conservait le même sourire indécis et froid, qui semblait signifier :

« Qu'importe !... Pour moi, l'on peut bien affronter la mort !... »

Tandis qu'elle avançait, inquiétante et gracieuse, il ressentait une épouvante. Aussi, cette beauté méchante l'exaspérait et le pénétrait d'une sensation bizarre, mélange d'extase et d'horreur, qu'il n'avait pas pris la peine de lui cacher.

Leurs yeux se rencontrèrent tout à coup, et voici que ceux de la femme ne lui semblèrent plus cruels.

Une douceur s'y lisait, et un attendrissement les mouillait de son humide transparence.

D'une voix mélancolique et pure, telle qu'on se figure l'incantation des sirènes luisantes, balancées sur les eaux d'argent, elle dit ces mots :

Coeur glacé,
Coeur charmé,
C'est ton sort,
Donne, ou reçois la mort !

Puis elle lui fit signe de garder le silence et de la suivre.

Curieusement, il obéit.

Pendant qu'ils gravissaient la pente rude de la falaise altière, elle murmura :

« C'est le refrain d'une vieille balade qu'une mendiante chantait au pied de la fenêtre, à l'heure où je naissais. »

« On voulut la chasser, et, furieuse de l'injure, elle étendit son bras maigre dans la direction de la demeure, et maudit ce moment ; j'ai subi la loi sombre... »

« Ils sont morts, ceux qui m'ont aimée ; moi, je dois mourir par celui que j'aimerai. » De nouveau elle répéta :

Coeur glacé,
Coeur charmé... !

Et, comme il restait songeur, à contempler l'immense mer, bondissant sous la lune en son plein, il sentit qu'elle cherchait sa main.

Et leurs yeux s'étant joints une fois encore, il devina aux siens une implorante et muette interrogation....

Sans dire une parole, se souvenant de ceux qui étaient morts, il détourna la tête dans un implacable refus vengeur.

Alors, penchant brusquement son corps dans le vide, comme si elle eût voulu s'élançer pour un envollement, elle rejeta sa main, et tordant avec désespoir ses beaux bras levés dans la clarté nocturne, elle soupira :

Coeur charmé,
C'est ton sort !...

Puis, dans l'abîme où grondaient les vagues aboyeuses, elle tomba.

CANTELAUS.

La Course du Temps.

Elles marchent, elles courent, elles volent les heures de la journée, entraînant avec elles nos destinées rapides et nos peines avec nos plaisirs ! tandis que l'aiguille, cette voyageuse au pas régulier et sûr, accomplit sur le cadran sa révolution accoutumée, et que le soleil, ce céleste mesureur du temps comme de l'espace, marque sa route lumineuse sur l'azur des cieux, la prière et l'étude, ces deux fidèles compagnes de l'homme, l'aident à employer les heures, et les anges écrivent, dans le Livre qui témoignera pour ou contre chacun de nous au dernier jour, les larmes du pauvre essuyées, ses gémissements écoutés, sa faim apaisée, sa soif étanchée, sa nudité couverte, ses misères secourues, ou les plaintes de la veuve méprisées, l'héritage de l'orphelin envahi, l'infortune du vieillard délaissé près de son foyer éteint.

Les Heures ne s'arrêtent pour personne. André Chénier les voyait fuir dans son cachot de la Conciergerie, et, plein de sombres pensées, il suivait sur le cadran la marche de l'aiguille qui allait marquer le moment où le temps s'arrêterait pour lui, et le laisserait compter par l'éternité. Alors ses sombres pressentiments s'épanchaient dans ces vers mélancoliques, derniers adieux du poète à la vie qui paraissait si belle à sa jeunesse :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaye encore ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour ;
Peut-être avant que l'heure, en cercle promenée,
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière,
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière.

Et pendant que ces stances s'échappaient de l'âme du poète comme les derniers jets d'une source qui va tarir, l'heure inexorable marchait toujours !

Les Heures ne s'arrêtent pour personne. En vain, au plus beau temps de la vie, quand la jeunesse et la poésie entrelaçaient leurs palmes sur son front glorieux, Lamartine voulait suspendre le cours des heures ; en vain s'écriait-il :

O temps, suspends ton vol, et vous heures propices
Suspendez votre cours ;
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !
Assez de malheureux, ici-bas, vous implorant,
Coulez, coulez pour eux !
Prenez avec leurs jours les maux qui les dévorent ;
Oubliez les heureux !

Pendant que ces stances s'épanchaient dans l'âme du poète comme d'une urne trop pleine qui laisse déborder ses flots, l'heure marchait toujours !